

Les douaniers des langues. Grandeur et misère de la traduction à Ottawa, 1867-1967

Jean-Nicolas De Surmont

Numéro 132, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87586ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

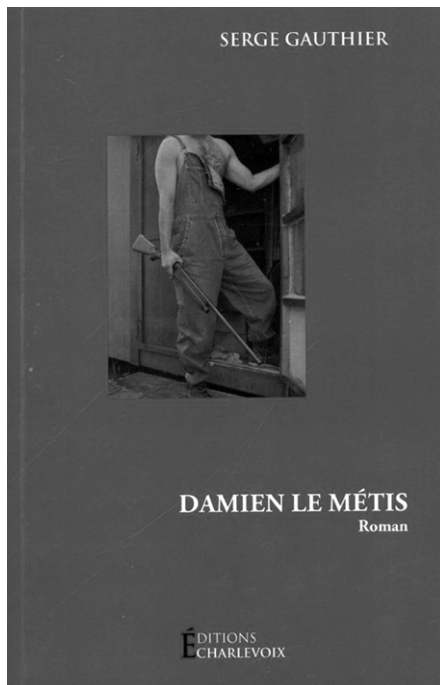
0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

De Surmont, J.-N. (2018). Compte rendu de [Les douaniers des langues. Grandeur et misère de la traduction à Ottawa, 1867-1967]. *Cap-aux-Diamants*, (132), 40–41.



Serge Gauthier. *Damien le Métis*. La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2017, 95 p.

Le nouveau titre de l'ethno-historien Serge Gauthier aborde la question des Métis au Québec, mais cette fois-ci, sous un angle romanesque. Bien au fait de la question, le chercheur du Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix a notamment été témoin expert dans la cause Corneau visant la reconnaissance de la Communauté métisse du Domaine du Roy et de la seigneurie de Mingan du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord. Une fiction, certes, mais qui prend ses racines à même le sol d'une réalité québécoise historique niée. « Les personnages de ce roman sont vrais et faux à la fois. Ils n'existent que pour raviver la mémoire. Et la mémoire peut faire vivre un pays » (p. 8).

Le récit prend forme à Baie Murray, en Charlevoix, région que son auteur aime et défend contre vents et marées pour le bien de sa communauté et la sauvegarde de son patrimoine. Le protagoniste est un chercheur autonome qui, après des études en ethnologie, retourne dans son pays et fonde avec son amoureux une petite entreprise dans le domaine de la recherche historique. À 62 ans, Robert

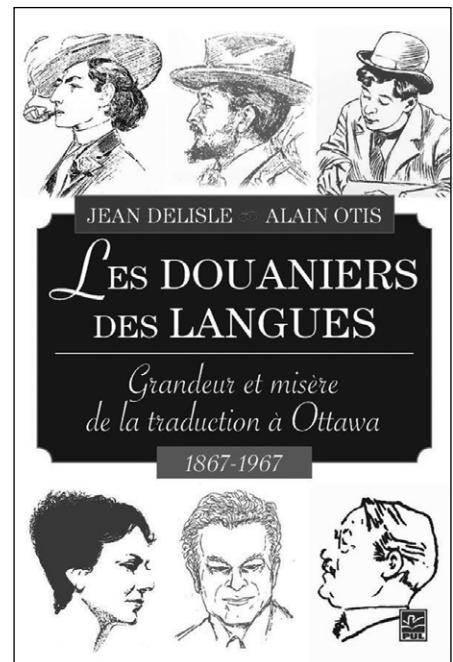
Tremblay ressent l'effritement, dans le long cours de son rêve de pays. Farfouillant sans conviction dans les archives du sculpteur et poète des années 1960 Jean Gauguet-Larouche, son existence sera toutefois confrontée au retour de Damien, un de ses anciens élèves, qui cherche des réponses sur ses origines : « - Je suis un Métis, pas un Québécois, je reviendrai pour confondre toutes tes idées séparatistes » (p. 24). S'ensuit une quête d'identité personnelle et collective où les deux hommes se retrouvent dans la forêt de l'arrière-pays à la recherche d'un légendaire cimetière métis.

Derrière le romancier, on flaire les opinions du polémiste souverainiste amoureux de sa région, qui prend ici la plume pour aborder la question des Métis dans l'est du Canada et la non-reconnaissance de cette réalité importante de l'histoire. Un petit ouvrage qui oscille entre le roman et l'écriture documentaire, sur une question d'actualité dont il reste encore tout un pan à défricher. Bien que plusieurs souhaiteraient laisser la question métisse morte et enterrée, certains chercheurs, dont Serge Gauthier, veulent trouver une réponse juste et équitable : « parmi les ronces de requiem / ne suit pas ce cortège d'épaves » (p. 9).

Pascal Huot

Jean Delisle et Alain Otis. *Les douaniers des langues. Grandeur et misère de la traduction à Ottawa, 1867-1967*, Québec, PUL, 2016, 491 p.

Le titre, un peu métaphorique, qui coiffe cet ouvrage monumental de l'histoire de la traduction au Canada sinon tout au moins dans l'une de ses principales capitales, Ottawa, est expliqué en page 3 : « Les "douaniers des langues", postés à la frontière du Canada anglais et du Canada français, ont contribué au redressement et à la diffusion de la langue française au sein des institutions fédérales et dans la société en général. » Un peu plus loin, les deux auteurs Jean Delisle et Alain Otis,



expliquent leur démarche (p. 7) : « Notre enquête et l'ordonnement des faits ne partent pas d'une hypothèse, d'une théorie ou d'une idéologie, mais d'une série de questions ouvertes. Qui sont ces douaniers des langues du premier siècle de la Confédération? Pourquoi des écrivains, des avocats et des journalistes viennent-ils faire carrière en traduction à Ottawa? »

Les considérations et les questions sont en effet nombreuses et partent notamment des fondements mêmes de la constitution canadienne puisque la révision de cette loi donne lieu à un dernier débat passionné. Les mots *dominion* et *puissance* sont jugés désuets, en particulier par les francophones, qui y voient un « vestige du passé colonial » du Canada. Le chapitre 2 traite de la place des différents types de traducteurs au sein des ministères, mais aussi des traductions faites par les fonctionnaires sans titre, des exigences des postes. Tant les services anglophones que francophones sont étudiés. La nomenclature fait voir des traducteurs qui se sont illustrés dans le champ littéraire comme Alphonse Lusignan, Rémi Tremblay, etc. Avec la Confédération, le nombre de provinces anglophones augmente et donc l'activité de traduction s'en trouve modifiée.

Le chapitre trois aborde notamment l'itinérance des traducteurs des Débats, dont les bureaux sont insalubres, les conditions de travail difficiles des traducteurs parlementaires, etc. Le chapitre 4 intitulé « Le refuge pour journalistes » présente quelques mini-biographies de traducteurs-journalistes dont Rodolphe Girard, Édouard Charlier, montrant bien les aléas de la carrière. Plusieurs journalistes préfèrent la carrière de traducteur, mieux rémunérée, après une nomination venant des hommes politiques influents en général. La fonction fédérale offrait ainsi une plus grande stabilité et une rémunération convenable. Alors que dans les chapitres précédents les auteurs se contentent de courts résumés biographiques des traducteurs, le chapitre 6 est exclusivement consacré à deux « soldats de la plume », selon l'expression des auteurs, l'écrivain, parolier, traducteur Rémi Tremblay (destitué de ses fonctions en 1888) et le lexicographe, traducteur, essayiste, historien Sylva Clapin. Cette qualification est justifiée par le combat quotidien mené par ces traducteurs au sein de l'administration fédérale. Les auteurs consacrent également un chapitre aux traductrices qui ont marqué de leur empreinte le Bureau de la traduction. La fin des années 1950 voit l'essor de l'activité d'interprète, la traduction des discours en simultané, à la Chambre des communes en 1959, au Sénat en 1961. Le chapitre 18 lui est consacré. L'un des faits saillants sur lequel les auteurs se basent pour marquer la fin de la période étudiée est le fichier d'Hector Carbonneau, qui est le plus considérable jamais publié par un traducteur canadien (2 700 pages). Il marque aussi la fin de la publication des fichiers personnels. Les auteurs écrivent : « À partir des années 1970, les travaux terminologiques et lexicographiques réalisés au sein de l'administration fédérale ne sont plus effectués au hasard des initiatives personnelles. Ils sont subordonnés aux besoins découlant des politiques d'aménagement linguistique, du bilinguisme officiel ou des impératifs d'uniformisation et de normalisation lin-

guistique » (p. 362). Les auteurs ajoutent que de nombreux fichiers sont restés inédits comme celui d'Eugène-Philippe Dorion, Ralph Albert Benoit, Maurice Morisset et Pierre Daviault.

Parmi les multiples autres sujets abordés autour de la carrière des traducteurs, mentionnons leur activité culturelle au sein de la capitale fédérale. Outre le journalisme qui a fourni à la profession bon nombre de membres, il faut signaler, comme l'observent les auteurs, des traducteurs qui sont dramaturges, compositeurs, etc. Parmi ceux-ci, retenons Émile Boucher et Miville Belleau des Troubadours de Bytown, Paul Larose, etc. Parmi les peintres, mentionnons Achille Fréchette, Alonzo Cinq-Mars.

Au total, quelque 900 personnes ont exercé le métier de traducteur à Ottawa entre 1867 et 1967. L'ouvrage, richement illustré par des portraits de traducteurs est complété par une série d'annexes et de tableaux, une liste de figures, leurs sources, un index onomastique. Cet ouvrage est remarquable tant par son sujet original et peu documenté que par l'érudition des auteurs, par la rigueur scientifique rappelant en leur domaine respectif celle d'un Jean de Bonville ou d'un Donald Guay. Décrivant la carrière extra-professionnelle des traducteurs, les auteurs font aussi état de l'histoire chansonnière et musicale du Québec, omettant néanmoins dans ce cas de citer des sources comme mon ouvrage *La Bonne Chanson* et ma notice biographiques sur Charles Marchand paru dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, dictionnaire encyclopédique dont l'égale rigueur aurait évidemment pu être mise à contribution. Jean Delisle a aussi codirigé avec Judith Woodsworth un ouvrage collectif sur l'histoire de la traduction dans le monde également paru aux Presses de l'Université Laval : *Les traducteurs dans l'histoire*, trad. française coordonnée par Benoît Léger (Québec, PUL, 2014, 377 p.) dont la troisième édition a été publiée en 2014.

Jean-Nicolas de Surmont



Martin Fournier. *Les aventures de Radisson. L'année des surhommes*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2016, 350 p.

Avec ce troisième tome, l'auteur Martin Fournier nous arrive avec une innovation. L'interaction avec le lecteur est plus grande que jamais puisque ce dernier se trouve directement impliqué dans les orientations de l'histoire. En effet, à chaque début de chapitre, le lecteur sera invité à répondre à une question et découvrira, au fil du récit, s'il avait raison ou non. Une manière tout à fait originale de transmettre des connaissances historiques. De plus, un lien vers des suppléments numériques est mis à sa disposition qui lui permet d'avoir accès à des photos, des vidéos et des témoignages de l'auteur sur le rôle des explorateurs.

L'histoire se déroule alors que la Nouvelle-France est en difficulté et qu'il faut remédier à la situation le plus rapidement possible. Radisson veut faire la traite des fourrures depuis maintenant sept ans et il a enfin la chance de réaliser son rêve. Il assiste à la grande fête des Morts en février 1660 : « Des dizaines et des dizaines d'Indiens de nations différentes convergent vers le lieu désigné pour célébrer la fête des Morts, autant hommes que femmes. » (p. 222) Quand